

Les vanaprasthas ou cénobites indous récitent soir et matin, pendant le sacrifice en l'honneur de la création, cette pièce de vers, qui passe pour renfermer dans sa forme mystique l'essence de l'enseignement védique ; des volumes de commentaires ont été écrits sur chaque strophe, sur chaque vers, sur chaque expression.

C'est sous une autre forme plus concise, comme doit être une prière, la Genèse des védas et de Manou transmise à tous les peuples par les émigrations, c'est la tradition qui a inspiré Moïse¹ quand il a voulu, comme tous les pasteurs d'hommes, ses devanciers, écrire l'histoire de la création, en tête de son livre de la loi. Ici le créateur est Nara, c'est-à-dire l'Esprit-Saint.

N'est-il pas triste de penser qu'après des milliers d'années de luttes, de souffrances, de progrès, ces contes, aussi ridicules dans l'Inde qu'en Judée, forment encore la base des croyances religieuses de la plupart des peuples ?...

1. Ou plutôt l'écrivain inconnu, du Pentateuque.

CHAPITRE XXIII.

UN TEXTE DU PADMA-POURANA.

Nous lisons au *Padma-Pourana*, sandia (prière) du soir, à l'office du Nara-méda (office de l'Esprit-Saint) :

« C'est toi que les hommes honorent quand ils pratiquent la vertu, ô Nari, sublime vierge, mère des dieux et de cet univers. »
(*Padma-Pourana*.)

Ces paroles résument tout ce que nous venons d'exposer sur le nahamam ou principe féminin de la puissance céleste.

La vierge Nari est la mère du monde. Conséquents avec cette croyance primitive, les Indous, continuant cette fiction religieuse, font incarner Vischnou, seconde personne de la trinité, dans le sein d'une vierge, chaque fois que le dieu est obligé de venir sur la terre, en vertu de sa mission de conservateur.

Il est curieux de voir, à ce propos, dans quelles singulières spéculations s'est égarée l'imagination de ces peuples primitifs.

Vischnou, disent les casuistes des pagodes, voulant revêtir sa nature divine d'une forme humaine, ne le pouvait que dans le sein d'une femme de la terre. L'union du linguam et du nahamam, principes immortels et divins, n'aurait pu que lui

donner une forme divine. Mais comme il fallait que le dieu restât dieu sous son enveloppe mortelle, le linguam était chargé d'introduire le germe céleste dans le sein de la vierge choisie.

Il suit de là, conséquence curieuse, que la trinité Brahma-Vichnou-Siva, ne formant qu'un seul et unique dieu, et le linguam étant la puissance génératrice de ce dieu dans chaque incarnation, dieu est fils et père en même temps.

Telle est l'origine des insanités que Rome a ramassées dans les temples de l'Égypte et de l'Inde, et sous lesquelles elle prétend courber la raison humaine.

Ainsi c'est par Nari, la vierge immortelle, que la création s'accomplit, et c'est par l'incarnation divine dans le sein des vierges mortelles que l'humanité conserve les traditions des cieux et poursuit sa destinée.

Les mères de ces incarnations restent vierges malgré leur maternité, car elles ne peuvent contracter aucune souillure de leur union avec le linguam, principe éternel et divin de la génération.

CHAPITRE XXIV.

L'ESPRIT-SAINT.

Nous avons vu que le linguam recevait aussi le nom de Nara.

Nara signifie en samscrit l'Esprit divin.

« Les eaux ont été appelées naras parce qu'elles étaient la production de Nara, l'Esprit divin... »

(MANOU, livre I^{er}, *sloca* 10.)

Il suit de là, dans le système religieux des brahmes, que le linguam était le symbole de Nara, et que toute vierge fécondée par lui concevait de l'Esprit-Saint.

Nous aurons l'occasion, dans l'histoire particulière des vierges les plus célèbres de l'Inde, d'indiquer la forme sous laquelle Nara s'est présenté à elles. Signalons dès à présent les différentes figures qu'il revêt dans les sculptures des chars sacrés et des bas-reliefs des vieilles pagodes de l'Inde, et notamment dans les temples de Chelambrum, de Djaggernat et de Vilnoor où nous avons pu les relever nous-même.

A Vilnoor, dans le Carnatic, Nara est représenté sous les formes diverses d'un rayon de soleil, d'un beau jeune homme appuyé sur un coq, et d'un ramier vert.

Chelambrum et Djaggernat possèdent ces différentes figu-

res, mais c'est sous celle d'un cygne que Nara y est le plus vénéré, car c'est ainsi qu'il rendit visite à la belle Avany.

Dans d'autres temples, Ellora et Ramisseram, son symbole est une flamme.

A Kandah-Swany, Tirvicarré et autres pagodes uniquement consacrées au culte des castes inférieures, il est représenté sous la forme des attributs virils de la génération.

Double courant qui, parti d'un même principe, la création, arrive d'un côté aux folles croyances, aux incarnations et aux vierges mères, et de l'autre aux mystérieuses débauches des temples anciens. D'un côté, Nara qui, tantôt rayon lumineux, archange, ramier, cygne ou flamme, féconde Devanaguy, Avany, Mary-Ama, Léda ou Mariam, et de l'autre, le linguam, phallus et Priape.

Dans la croyance élevée, c'est Nara, c'est l'Esprit, c'est le plus pur de la divinité qui crée, qui féconde; dans le culte vulgaire, c'est l'organe matériel qui est l'emblème du générateur universel, le symbole de la puissance créatrice de l'Être suprême.

C'est ainsi que les antiques conceptions religieuses des Indous ont donné naissance aux mystères et aux superstitions du paganisme et du christianisme.

CHAPITRE XXV.

LES SEPT RICHIS DE L'INDE ET LES SEPT SAGES
DE LA GRÈCE.

La Grèce est fille de l'Inde; sa langue, qui est du samscrit presque pur, ses coutumes, ses monuments, ses traditions historiques, philosophiques et religieuses, tout concourt à donner à cette opinion une certitude scientifique.

Il est de plus certain que tous les faits de la période héroïque et fabuleuse de l'histoire de cette contrée ne sont que des souvenirs légendaires de la vieille terre des brahmes, transportés sur le sol nouveau, par les différentes émigrations qui sont venues la coloniser, après un stage plus ou moins long en Asie Mineure.

Cette thèse générale, que nous avons principalement soutenue dans la *Bible dans l'Inde*, se retrouve au fond de toutes nos études indoues, aussi ne laissons-nous jamais échapper une occasion de signaler les points de contact, les signes de filiation que nous venons à rencontrer.

En donnant les sept jours de Nara et de Nari, poésie attribuée au mouni Vasichta, nous avons ajouté que l'auteur était un des plus célèbres des sept richis (sages) de l'Inde.

Voici les noms de ces sept sages célèbres dans l'antiquité védique, avec les maximes familières qui leur sont attribuées

comme caractérisant leur enseignement philosophique et moral :

ATRI. — La première de toutes les sciences est celle de l'âme.

ANGIRAS. — En toutes choses considère la fin, car les actions ne valent que par le bien qui en résulte.

CRATOU. — Quand vous rencontrez un homme orgueilleux de sa force et de son intelligence, dites-lui : — Qui es-tu ? d'où viens-tu ? où vas-tu ?

PULASTYA. — Fais à ton frère ce que tu voudrais qu'il te fût fait à toi-même.

PULAHA. — L'homme vertueux ne craint ni les coups du sort ni la malice des voleurs, car il porte toutes ses richesses avec lui.

MARICHI. — Faire du bien aux méchants, c'est écrire sur le sable.

VASICHTA. — La plus méritoire de toutes les vertus est la tempérance, car c'est elle qui nous enseigne à user modérément des dons de Dieu.

On sait que la Grèce eut aussi ses sept sages qui furent Thalès, Solon, Bias, Chilon, Cléobule, Pittacus et Périandre.

A chacun d'eux également on prête des maximes familières qui se rapprochent beaucoup de celles que nous venons de donner.

Thalès, dans l'école ionienne, enseigna le panthéisme indou. Étudiant l'origine du monde, il place le germe de toute chose dans l'eau, et comme moteur reconnaît un principe qu'il appelle l'Esprit. Cette doctrine n'est autre que celle du législateur Manou. Ce sage avait passé la plus grande partie de sa vie en Asie, où probablement il s'était formé à l'école des brahmes.

Le nombre sept fut dans l'Inde un nombre fatidique. On peut juger de la haute estime dont il jouit par une foule de lieux et de noms, objets d'une profonde vénération, et qui vont toujours par sept, tels que les sapta richis dont nous venons de parler, les sept cités saintes, sapta-poura, — les sept îles saintes, sapta douipa, — les sept mers, sapta samoutra, — les sept fleuves sacrés, sapta nady, — les sept montagnes saintes, sapta parvatta, — les sept déserts sacrés, sapta arania, — les sept arbres sacrés, sapta vrukcha, — les sept castes, sapta coula, — les sept mondes inférieurs et supérieurs, sapta loca.

Les sannyassis et les vanaprasthas portaient le bâton et la corde à sept nœuds.

Ce bâton à sept nœuds des fakirs leur servait à prédire l'avenir, à tracer des figures sur le sable en interrogeant les astres et à trouver des sources pendant la saison sèche, si terrible dans l'Inde. C'est l'instrument de la rabdomancie, ou divination par la baguette, que nous retrouvons entre les mains des magiciens de Pharaon, de Moïse, d'Aaron, d'Élisée et de tous les prophètes, de Circé, de Médée et de toutes les enchanteuses de l'antiquité, c'est le bâton augural des prêtres de la Rome ancienne, le bâton pastoral des faunes, des sylvains, des cyniques. C'est la baguette de coudrier des sorciers druidiques et du moyen âge, c'est la crosse ou bâton pastoral des évêques.

Les Indous partageaient leur vénération entre le nombre sept et le nombre trois, qui institué au nom de la trinité était réputé le symbole des jours heureux.

Sept et vingt et un, trois, treize et vingt-trois étaient des jours fastes par excellence, on devait les choisir par-dessus tout, pour commencer une affaire importante, se mettre en voyage, se marier et sacrifier aux dieux. Les mêmes jours étaient réputés heureux chez les Grecs et chez les Romains.

N'est-ce pas en souvenir de cette vieille croyance védique,

que le nombre trois représentant la trimourty était le chiffre aimé des dieux, que Virgile a dit :

Terna tibi hæc primum triplici diversa colore
Licia circumdo, terque hæc altaria circum
Effigiem duco : *Numero Deus impari gaudet ..*
Necte tribus nodis ternos Amarylli colores.

On sait que le nombre sept est fatidique également dans les religions juive et catholique :

Dieu se repose le *septième* jour de la création.

Les terres doivent se reposer tous les *sept* ans.

Les murailles de Jéricho s'écroulent au bruit de *sept* trompettes, sonnées par *sept* prêtres pendant *sept* jours.

Les Israélites entrent dans cette ville après en avoir fait *sept* fois le tour.

Le grand chandelier d'or du temple a *sept* branches, dont les *sept* lumières représentent les *sept* planètes.

Jean dans l'Apocalypse ramène tout également au nombre *sept*. Il parle de *sept* églises, *sept* chandeliers, *sept* étoiles, *sept* lampes, *sept* sceaux, *sept* anges, *sept* fioles, *sept* plaies, etc...

Enfin on connaît sa prétention d'avoir été ravi jusqu'au *septième* ciel!...

CHAPITRE XXVI.

PÈRE-FILS ESPRIT.

Nous ne nous étendrons pas plus longuement sur ces spéculations théologiques des védas qui font sortir la création universelle d'un germe que Dieu produit à l'aide de sa nature androgyne, et dans lequel il s'incarne lui-même pour produire tout ce qui existe. Quelque désir que nous ayons de creuser cette intéressante fiction que M. de Humboldt a retrouvée au fond de toutes les traditions génésiques de l'humanité, le plan de cet ouvrage ne nous permet pas de dépasser les bornes d'un exposé général, suffisant pour conclure.

Constatons comme résultant étroitement des doctrines des védas et de Manou :

1° Que Dieu possède la double qualité de père et de mère.

« Ayant divisé son corps en deux parties, le souverain maître devint mâle et femelle... »

(MANOU, livre I^{er}, sloca 32.)

2° Que Dieu s'incarne et devient son propre fils.

« Et en s'unissant à cette partie femelle il engendra Viradj... »

(MANOU, livre I^{er}, sloca 32.)

3° Que l'Esprit-Saint a également son rôle dans la création.

« Les eaux ont été appelées *naras* parce qu'elles étaient la production de *Nara*, l'Esprit divin. »

(MANOU, livre I^{er}, *sloca* 10.)

Et ainsi se trouve formé un dieu trinitaire Père-Mère-Fils Esprit, que certaines gens essayent de nous donner comme émané de la révélation judaïco-chrétienne.

Du principe *mère*, de la divinité Nahamam ou Nari, de cette déesse immortellement vierge et immortellement fécondée par Pouroucha ou Linguam, principe *père* de l'Être suprême, sont nées toutes les traditions légendaires, toutes les croyances religieuses sur la mère nature et les vierges mères que l'on rencontre dans les mythologies de tous les peuples.

C'est également dans l'égalité des deux principes mâle et femelle de la nature divine que nous trouverons l'explication de la situation libre, honorée, respectée de la femme dans l'Inde, à l'époque patriarcale et védique.

La femme, a dit le veda, est l'âme de l'humanité.

Dès que les autels du nahamam, ou nature mère, eurent été renversés par la domination brahmanique qui fut le règne de la force brutale, — et la force brutale devait détruire cette poétique et égalitaire légende de la mère universelle, — la femme, que ne protégea plus l'idée religieuse, fut obligée d'incliner sa faiblesse et sa beauté devant les muscles du mâle et elle disparut de l'état social, et l'homme méchant et bête, tout glorieux d'avoir fait sa compagne esclave, se proclama le maître du monde.

CHAPITRE XXVII.

LA TRINITÉ VIERGE

BRAHMY-LAKMY-SAKTY OU PARVADY.

Dans la trinité indoue, Swayambhouva, ou l'être existant par lui-même, le créateur suprême, reçoit aussi les noms de Zyaus ou Zeus, et de Brahma.

Pouroucha-Viradj, le divin germe, le fils, reçoit également le nom de Vischnou, et Nara, l'Esprit divin, celui de Siva. Swayambhouva-Viradj-Nara sont les noms de la trinité employés dans les mystères et dans les hautes spéculations théologiques. Brahma-Vischnou-Siva sont les noms sous lesquels la trinité est représentée et adorée dans les pagodes.

La fiction religieuse, qui pourvoit l'Être suprême d'une double nature, d'où vont sortir la trinité, les dieux inférieurs et l'univers, se continue dans toute l'échelle des êtres, depuis la trinité, les dévas, les assouras, les roudras, les adytias, les gandarbas et autres... jusqu'à l'homme. Tous les êtres incarnés ou créés participent de la double nature mâle et femelle.

Ainsi le principe femelle

De Brahma est Brahmy;

De Vischnou est Lakmy;

De Siva est Satky.

Brahmy signifie création;

Lakmy, conservation ;
Sakty, transformation.

Quand les dieux trinitaires créent, conservent et transforment, ils ne le peuvent faire que par l'union intime de leurs deux natures.

Les trois dieux à la nature androgyne ne faisant qu'un seul Dieu réuni dans Zyaus, Swayambhouva ou Brahma, il s'ensuit que les trois principes femelles Brahmy-Lakmy-Sakty tantôt sont réunis dans le Nahamam ou Nari, tantôt se peuvent concevoir séparément. La poésie et le culte vulgaire dans ce dernier cas en ont fait trois déesses épouses des trois dieux de la trimourty, et elles forment elles-mêmes une trinité vierge, sous le nom de *Trimourty Kanyaka*.

Lorsque, en vertu de la double et féconde nature attribuée à Dieu, les Indous furent fatalement conduits du monothéisme primitif, qui fut le culte de Soudama, de Nimi, d'Adgigarta et de tous les patriarches anciens, au culte trinitaire, qui devait les amener plus tard à un panthéisme voisin du polythéisme, les trois dieux Brahma-Vischnou-Siva commencèrent à jouer un rôle actif sur la terre, et les trois vierges Brahmy-Lakmy-Sakty devinrent dans les prières et les sacrifices des mortels les intermédiaires naturels entre la créature et leurs célestes époux.

Les invocations naïves et sublimes dans leur simplicité, qui caractérisent si bien le culte pastoral qui n'avait pour temple que la voûte des cieus ou les arceaux de la forêt, pour autel qu'un tapis de verdure, furent remplacées par les sacrifices sur des trépieds d'or, et de riches offrandes qui vinrent s'entasser dans des pagodes de marbre, au profit de la caste sacerdotale. Toutes les légendes génésiques et fabuleuses de l'Inde datent de là.

Le père de famille, jusqu'alors seul chef du culte, fut remplacé par le prêtre. Dès que les hommes eurent l'idée d'offrir

à Dieu une partie de leurs richesses, les envoyés célestes parurent pour faire la récolte, et il faut croire qu'elle fut belle et bonne, car la moisson dure toujours, et les temps ne sont pas proches où l'humanité revenant à la loi naturelle pourra se soustraire à l'exploitation des gens d'autel.

Nous avons étudié dans les *Fils de Dieu* cette remarquable époque patriarcale, qui professait sur la conscience, l'immortalité de l'âme et la cause première, des théories si simples et si sublimes que plusieurs milliers d'années de luttes entre le spiritualisme et le matérialisme, n'ont rien enlevé ni ajouté à la beauté de ces croyances.

Dieu régulateur et cause suprême de l'universalité des êtres, l'âme libre, responsable et immortelle, tel est le résumé de toute la philosophie de ces époques reculées, où la terre, moins foulée par les hommes, satisfaisait presque sans travail et sans peine à tous les besoins de ses habitants que les divisions de l'état social et les difficultés de la vie n'avaient pas encore faits rivaux et ennemis.

Nous avons vu comment se forma peu à peu la caste sacerdotale, et par quels moyens elle parvint par les superstitions, les divisions de castes, l'organisation de la propriété et du travail à son profit, à courber l'Inde entière sous sa domination ; ce fut l'époque brahmanique et royale.

Pendant la période patriarcale, la femme, nous avons pu le constater par les nombreuses légendes, invocations et prières que nous avons données dans nos précédentes études, fut l'égale de l'homme au foyer domestique, posséda une autorité égale à la sienne dans la famille : on vénérât en elle les attributs *mère* de la divinité.

L'époque sacerdotale la fit esclave ; seules les vierges des temples, instituées en l'honneur de la trimourty femelle Brahmy-Lakmy-Sakty, conservèrent quelque dignité, quelque indépendance. C'est cette période, dont nous connaissons déjà les

grandes lignes historiques, que nous étudierons plus tard au point de vue de la situation de la femme dans la société brahmanique.

Dans l'histoire des vierges, nous verrons quel fut le rôle de cette dernière comme mère, vierge et prêtresse, et suivrons dans toutes ses transformations la légende qui, partie du nahamam, est allée par Devanaguy, Mary-Ama, Anny-Ama, Avany, Isis, Sémélé, Danaé, Léda et Europe, aboutir à la vierge des chrétiens.

Rien ne se perd en ce monde, et à travers les innombrables modifications que les traditions subissent par l'œuvre des siècles, il est presque toujours possible de retrouver la filiation de la pensée humaine, surtout quand on fouille le passé d'un esprit indépendant de toute école philosophique et de toute secte religieuse.

CHAPITRE XXVIII.

LA TRIADE ET LA VIERGE DE L'ANTIQUE PAGODE D'ÉLÉPHANTA.

A environ six milles de distance de Bombay, la grande et merveilleuse cité de la côte ouest de l'Indoustan, se trouve située l'île de Gharpoor (lieu des caveaux), ainsi nommée par les indigènes à cause des nombreux caveaux ou sanctuaires d'un temple souterrain qui y fut creusé dans le roc vif d'une montagne de granit, en l'honneur de la trimourty (trinité), vingt-cinq à trente mille ans avant notre ère. Elle est aussi connue sous le nom d'Éléphanta, que les Portugais lui donnèrent en abordant sur ses rives, frappés qu'ils furent par la vue d'un éléphant haut de soixante pieds, sculpté dans un seul bloc de rocher, et qui, debout, dans l'attitude de combat, la trompe et les défenses relevées du côté de la mer, semblait défendre l'approche de ces rivages.

Après avoir lutté contre les siècles, ce colosse des âges antéhistoriques a fini par s'incliner devant le temps : il est, aujourd'hui, presque entièrement enfoui dans le sol. Quand nous visitâmes Gharpoor en 1865, nous pûmes cependant encore nous rendre compte des proportions gigantesques de cette œuvre extraordinaire.

Le but de notre voyage était surtout d'étudier les sculptures et les bas-reliefs des sanctuaires souterrains d'Éléphanta, et